

ALICE CLAYTON

La suite de
WALLBANGER

Lovemaker



Lovemaker

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Wallbanger
Semi-poche

ALICE
Clayton
Lovemaker

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Villani*



Titre original
RUSTY NAILED

Éditeur original
Gallery Books, a division of Simon & Schuster, Inc., New York

© Alice Clayton, 2014

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2016

*À Peter, pour avoir été là avant,
pendant, et pour toujours.
Merci de m'avoir permis de rester saine d'esprit,
quoique ce soit une notion toute relative.
Avec toute ma tendresse.*

Remerciements

Ce livre existe pour permettre au Club des Voisins Cogneurs de passer un peu plus de temps avec leurs chers Simon et Caroline. C'est grâce à vous, mes incomparables lectrices, que ce livre a vu le jour. Merci d'avoir été patientes pendant que vous l'attendiez, bavardes quand vous l'avez conseillé à toutes vos amies et inébranlables dans votre foi que sexe et fun peuvent coexister dans un même espace. Club des Voisins Cogneurs, vous me comprenez. Alors ceci est pour vous. Merci du fond de mon petit cœur de Grinch.

Merci à mon éditrice, Micki Nuding, et à toute l'équipe de Gallery Books pour avoir pris un si gros risque sur un nouvel auteur. La plupart du temps, je dois me pincer pour me convaincre que je ne rêve pas.

Merci à mon informatrice sur San Francisco et Sausalito, la seule et unique Staci Reilly. Et, oui, le funiculaire est authentique, et elle pourrait vous raconter plein d'anecdotes dessus...

Merci à ma famille, qui est incroyablement patiente avec moi quand je dois lui dire non parce que j'ai des délais à respecter, et qui comprend que même

si certains jours, je travaille en pyjama, c'est quand même du travail.

Merci aux blogueuses, qui font tant de battage jour après jour pour nous promouvoir, nous les auteurs, et placer nos livres entre les mains de leurs lectrices. Au final, j'en suis une avant d'être un auteur. J'apprécie leur passion des histoires et leur empressement à partager leur roman favori du moment plus qu'elles ne peuvent l'imaginer.

Merci à plusieurs de mes auteures préférées au monde, dont non seulement j'adore les mots, mais que je peux aujourd'hui considérer comme des amies : Kristen Proby, Tiffany Reisz, Jennifer Probst, Ruthie Knox, Kresley Cole, Samantha Young, Sylvia Day, Helena Hunting, Debra Anastasia, Mina Vaughn, Leisa Rayven, EL James, Katy Evans, Jasinda Wilder. Merci, mesdames.

Merci à Christina Hoglebe, mon agent et amie qui m'a guidée au travers de ce fol univers en vue de me propulser sur les étagères. Christina, tu es une femme courageuse, et je t'apprécie de mille manières. J'ai hâte de te retrouver pour un prochain repas chez Mohonk quand nous aurons un autre événement à célébrer !

Merci à l'une de mes plus anciennes et chères amies, Jessica Royer-Ocken, qui a littéralement traversé les flammes de l'enfer pour m'aider à terminer ce livre. Ces flammes de l'enfer étant mon incapacité à ponctuer correctement, et mes lamentables aptitudes à la mise en page. Sans oublier qu'elle est une mine de conseils extraordinaire ! Et pas mauvaise, côté pâtisserie...

Merci à Captain Hookers, à mes complices, PQ et LO (que vous connaissez sous le nom de Christina

Lauren). Pour les podcasts, les SMS, la Tour de la Terreur. Pour l'amour de la souris.

Merci à Nina, le meilleur Tex-Mex dont on puisse rêver. Merci pour ta motivation inépuisable, les posts sur Robert Pattinson, et tes Gummi Bears quand je devenais trop tatillonne. C'est-à-dire, avouons-le, presque toujours. J'ai hâte de voir ton livre !

Et un grand, grand, très grand merci à vous, mes fantastiques et loyales lectrices ! À celles d'entre vous qui sont là depuis le début, et à celles qui viennent juste de sauter dans ce train fou, merci. C'est l'aventure de toute une vie, et elle ne fait que commencer. Alors accrochez-vous bien, les poulettes, on démarre !

Alice.

Avec tout mon amour.

Prologue

C'était le meilleur des temps ; c'était le plus déshabillé des temps...

Décembre

Je n'avais jamais passé Noël loin de ma famille. Noël, pour moi, *c'est* la famille : proche, étendue et, plus tard, créée. Ma famille et mes amis se rassemblent, des sapins sont décorés, des cadeaux emballés, du lait de poule préparé et à coup sûr consommé. Norman Rockwell¹, avec un oncle bourré. Je ne changerais ça pour rien au monde.

Excepté cette année. Ce Noël-ci fut entièrement différent. Rockwellien, mais avec une petite distorsion Cogneur de Mur.

Simon avait un job vraiment cool : il était photographe free-lance. Il parcourait le monde en mission pour *National Geographic*, Discovery Channel, ou quiconque avait besoin de dépêcher un photographe aux endroits les plus lointains de la planète. Ce Noël-là, il photographiait les villes européennes

1. Peintre figuratif de la vie américaine du xx^e siècle, célèbre pour avoir illustré de 1916 à 1960 les couvertures du magazine *Saturday Evening Post*. (N.d.T.)

sur leur trente et un festif, et il devait être absent quasiment tout le mois de décembre.

Depuis que nous étions officiellement devenus un *nous*, nous nous étions installés dans notre petite routine. Il avait continué à voyager pour le boulot, se baladant partout dans le monde : Pérou, Chili, Angleterre, et même un long week-end à Los Angeles pour une étude sur le Manoir Playboy... Un vrai calvaire !

Mais quand mon Cogneur de mur globe-trotteur était à la maison, il y était pour de bon. À la maison avec moi, soit dans mon appartement soit dans le sien. À la maison avec moi pour les dîners au restau avec Jillian et Benjamin, ou pour jouer au poker avec les deux autres couples que forment nos meilleurs amis. À la maison avec moi, dans mon lit ou dans le sien, dans ma cuisine ou dans la sienne, sur mon plan de travail ou sur le sien... à la maison, quoi !

Et pourtant, apparemment, Simon était *toujours* ailleurs à Noël. En mission à Rome, pour couvrir la messe de la place Saint-Pierre. Aux îles Vanuatu, dans le Pacifique Sud, premier fuseau horaire à lancer les festivités. Il avait même été, une année, jusqu'au pôle Nord, où il avait confectionné un ange de neige à minuit.

Étrange, pensez-vous ? Pas vraiment. Ses parents ont été tués dans un accident de voiture alors qu'il était en dernière année de lycée. Dix-huit ans, et son univers tout entier s'est retrouvé sens dessus dessous. Sans autre famille, il a quitté Philadelphie quelques mois plus tard quand il a été pris à Stanford, et n'a jamais jeté un regard en arrière.

Alors oui, Noël était dur pour lui. Je commençais à comprendre mon Cogneur de mur, au-delà de l'homme,

du mythe, de la légende. Les vacances en général étaient délicates. Et en tant que couple si récent, Noël avec *mes* parents aurait été *la* grande affaire. Il n'avait même pas encore fait leur connaissance, et un Noël façon Reynolds n'était peut-être pas le meilleur moment pour sauter ce pas majeur du *nous*.

Aussi ne fus-je pas surprise quand il commença à prévoir d'être ailleurs le mois entier. Lui le fut, par contre, quand je m'invitai effrontément.

— De Prague, je me rendrai à Vienne, puis à Salzbourg, et je serai probablement là-bas à Noël. Ils ont ce festival où ils...

— Je viens.

— Encore ? Bon sang, qu'est-ce que je suis bon ! Ça fait une heure qu'on a fini...

Il couvrit un certain endroit, entre mes jambes, de l'une de ses superbes mains. Nous étions étendus au lit, en cette nuit de fin novembre bien avancée. Il était là pour quelques jours entre deux escapades, et nous nous câlinions après le câlin.

— Non, monsieur, je veux dire que je viens avec toi en Europe. J'aimerais passer notre premier Noël ensemble véritablement *ensemble*. Ce sera super !

— Mais, et tes parents ? Ils ne seront pas déçus ?

— Bien sûr que si, mais ils s'en remettront. Il y aura de la neige ?

— De la neige ? Oui, évidemment qu'il y aura de la neige ! Tu es sûre ? J'ai passé la plupart des Noëls seul ces dernières années. Aucun problème. Ça ne me gêne pas de rester seul, affirma-t-il, sans croiser mon regard.

Je souris, puis lui relevai le menton.

— Moi ça me gêne, OK ? De plus, je suis de congé entre Noël et le Nouvel An, alors je viens. C'est réglé.

— Vous me menez à la baguette, miss Reynolds, commenta-t-il, descendant sa main incontestablement plus au sud de ma hanche.

— En effet, monsieur Parker. Ne cessez pas ce que vous êtes en train de faire, là... Mmmm...

Et c'est ainsi que je me retrouvai en plein conte de Noël. Je m'envolai pour Salzbourg, Autriche, où nous séjournâmes dans une merveilleuse petite auberge dans la vieille ville – flocons de neige, sapins illuminés de milliers de petites ampoules blanches, et un Simon ridiculement adorable en bonnet de ski à pompon. D'humeur suprêmement touristique, il avait même réservé un traîneau à chevaux avec d'authentiques clochettes. Le soir du réveillon, sous un plaid douillet et entièrement emmitouflée dans du Simon, je contemplai la ville et le clair de lune sur le fleuve.

— Je suis si heureux que tu sois là, me chuchota-t-il, avant de me mordiller l'oreille.

— Je savais que tu le serais.

Comme il glissait sournoisement une main sous mon pull, je gloussai.

— Je t'aime, murmura-t-il, d'une voix toute de miel.

— Et moi encore plus, répondis-je, mes yeux scintillants de larmes.

Nouvelle tradition ? Nous verrons...

14 février

SMS de Simon à Caroline :

Viens juste d'arriver. Prête à partir ?

Presque. Dois encore m'habiller. Monte.

Suis dans l'escalier. On va être en retard.

Mais non. T'excite pas !

C'est bien la première fois que j'entends ça !

Arrête de tambouriner à ma porte et entre !

J'appuyai sur « envoi », puis me réinstallai sur le plan de travail. J'entendis sa clé dans la serrure, et réprimai un sourire. Nous devions retrouver le gang pour un dîner romantique dans vingt minutes. Avec la circulation, nous serions vraiment très chanceux d'y parvenir en quarante. Et si j'étais encore plus chanceuse, nous n'y parviendrions pas du tout.

— Bébé ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Faut y aller ! lança-t-il.

Il lâcha son sac dans l'entrée.

Alors qu'il remontait le couloir, j'exhalai un soupir théâtral, puis lançai en retour :

— J'ai décidé de ne pas sortir ce soir. Je ne me sens pas très bien.

Je l'entendis s'arrêter net dans son élan, et j'aurais parié ma casserole bain-marie Le Creuset qu'il se passait une main dans les cheveux et ravalait un soupir.

Je le tarabustais depuis des semaines pour que nous sortions pour la Saint-Valentin, et j'avais insisté pour que ce soit avec nos amis. Mais il n'était là que pour une semaine, et je savais qu'il aurait préféré rester à la maison, pour végéter sur le canapé et coucher avec sa petite amie.

Petite amie.

Quand j'y pense, j'en ai encore la chair de poule. Je suis la petite amie de Simon. Il était autrefois le maître d'un harem, et je suis aujourd'hui sa *petite amie*.

Donc, après plusieurs allusions depuis mi-janvier visant à m'assurer qu'il serait là pour la Saint-Valentin, et des heures entières au téléphone avec Sophia et Mimi pour planifier la soirée romantique parfaite, le fait que je me rétracte à la dernière minute devait l'inciter à se demander pourquoi, exactement, il s'était dit qu'avoir une petite amie était une bonne idée.

— Tu es sûre ? Je croyais que tu avais envie de...

Ayant tourné à l'angle de la cuisine, il s'immobilisa. Perchée sur le plan de travail, arborant un tablier, un sourire, et des escarpins à talons de quinze centimètres, il y avait *moi*. Avec une tarte aux pommes sur les genoux.

— J'ai bien envie de quelque chose, lui dis-je, mais ce n'est pas d'un restaurant bondé. Crois-tu qu'on m'y accepterait habillée comme ça ?

Je sautai du plan du travail, puis pivotai. Et, oui, je portais *uniquement* ce tablier. Et des escarpins – n'oubliez pas les escarpins.

— Caroline ! Waouh ! réussit-il à lâcher.

J'accentuai mon sourire.

— J'ai de la tarte aux pommes.

— Et quelles pommes !

— Idiot ! Je l'ai fait cuire pour toi. Une tarte aux pommes bien chaude, rien que pour toi. Tout ce que tu as à faire, c'est de venir la prendre.

J'émietai un morceau de croûte, puis le trempai dans le glaçage à la cannelle qui dégoulinait sur les côtés. Que voudrait-il en premier ? Moi ou la tarte ?

Il s'avéra qu'il voulait les deux.

Avril

— Écoute, je croyais que nous avions fait des progrès. Nous regardons le base-ball ensemble, je te file du beurre de cacahuètes à l'occasion, et toi, tu me fais ça ? Pourquoi ? *Pourquoi* persistes-tu à faire ça ? Et qui plus est, pourquoi est-ce que je persiste à le permettre ?

Alors que j'atteignais le palier, je surpris cette conversation à l'intérieur de mon appartement. Simon était seul à la maison ; peut-être était-il au téléphone ? Une fois entrée, cependant, je jetai un œil à l'angle du couloir, et le trouvai attablé face à mon chat, Clive, son sweat-shirt de Stanford étalé entre eux. Clive avait « marqué son territoire » sur ledit sweat-shirt plusieurs fois au début de notre relation, mais ça faisait un certain temps qu'il n'avait plus estimé nécessaire de remémorer à Simon qui était réellement l'homme de la maison. Nous pensions tous deux que Clive s'était lassé de cette peccadille-là. Apparemment pas...

Je réprimai un rire devant le sérieux avec lequel Simon regardait Clive, et le peu d'intérêt que celui-ci accordait à tout ça, occupé qu'il était à flanquer des coups de patte à sa queue comme si elle n'était aucunement attachée à son corps. Je retournai sans bruit dans l'entrée, puis secouai bruyamment la poignée de la porte pour leur faire savoir que j'étais de retour.

Quand je revins dans le salon, je trouvai Simon en train de lire nonchalamment le journal. À aucun moment il ne mentionna la conversation qu'il avait eue avec mon chat.

Je lui concédai cette dignité, et prétendis ne rien remarquer quand, quelques heures plus tard, je trouvai le sweat-shirt dans la poubelle.

Mai

Un bruit emplissait ma chambre, déchirant la nuit et martelant mes tympan. Une espèce de pétarade de scie sauteuse, de vacarme d'origine indéterminée, m'arracha à mes rêves de George Clooney. J'étouffais de chaleur, un corps très chaud se collait contre moi et d'horribles sons se déversaient de sa bouche directement dans mon cerveau. Je bataillai pour dénicher un emplacement frais sur mon oreiller, la chaleur ondulant vers moi en vagues tandis que le ronflement – doux Jésus, le ronflement ! – faisait vibrer mes entrailles.

Même Clive avait battu en retraite en faveur d'un perchoir plus sûr sur la commode.

Dans un geste vengeur complètement nul évocateur d'une cour de récré, je ruai et frappai des deux talons la masse suante et ronflante qui occupait mon lit et gâchait mon sommeil.

— Oomph !

Il s'éveilla avec un sursaut, pressant par inadvertance encore davantage sa peau brûlante contre la mienne. Je m'extirpai du lit pour le toiser, brandissant mon oreiller, lequel ne contenait plus la moindre once de fraîcheur.

— Qu'est-ce que tu fais, bébé ? Tu m'as frappé ? protesta-t-il, se recroquevillant sur lui-même tel un roulé à la confiture.

— Arrête ça ! ordonnai-je.

— Arrêter ? Arrêter quoi ? Allez... reviens te coucher, marmonna-t-il, replongeant déjà dans ses rêves, où il était sans doute bûcheron.

— Ne t'avise pas de te rendormir ! Ne ! Ronfle ! Plus ! hurlai-je, complètement hors de moi, à présent.

Être privée de mon sacro-saint sommeil me transformait en possédée.

— Ronfler ? Allons, ça ne peut pas être si terrible que ça... diable, qu'est-ce que tu... !

Je venais de lui arracher son oreiller, ce qui avait fait retomber lourdement sa tête sur le matelas.

— Si je ne peux pas dormir, personne ne dormira ! Tu es atrocement *bruyant*, et *brûlant* ! m'égosillai-je.

— Ah ça, brûlant, on le savait, non ?

— Aaarrrghh !

— Une minute, t'es pas en train de prémenstrualiser là ? suggéra-t-il, prenant très vite un air craintif quand il s'avisa de sa gaffe.

Simon termina sa nuit de l'autre côté du palier, dans son propre appartement. Mon sommeil était vital !

Juillet

— Bon sang, Caroline, c'était génial !

— Oui, oui, vraiment, ronronnai-je, enroulant mes jambes autour de lui pour l'ancrer davantage en moi.

Sa respiration se synchronisa avec la mienne, et il se détendit, tandis que je lui grattais tendrement le cuir chevelu, puis dessinais du bout des doigts de petits motifs sur son dos. Après quelques minutes, il se dressa sur un coude, et je lissai ses cheveux en arrière.

— Tu n'as pas joui, n'est-ce pas ?

— Non, chéri, mais c'était quand même fantastique.

— Laisse-moi me faire pardonner, insista-t-il, insinuant une main entre nous, que j'arrêtais. Bébé ?

— Il ne s'agit pas toujours que de ça. Ça peut quand même être génial, tu sais ? Certaines nuits,

être là, proche de toi, est tout ce dont j'ai besoin, affirmai-je, l'attirant à moi pour un autre baiser, lent et tendre. Je t'aime tant, lui chuchotai-je à l'oreille. Le sourire qu'il m'offrit en réponse fit enfler mon cœur.

Après la Désertion du Grand O., appellation qui, dans mon esprit, était officiellement reconnue dans tout le pays, Monsieur O. était-il toujours là pour moi ? Évidemment non, pas à chaque fois. Mais le plus souvent oui, et fréquemment en multiples exemplaires, et parfois en compagnie de Monsieur G. Ces nuits-là, c'était tout juste si je ne manquais pas défaillir.

J'aimais le sexe sur le plan de travail, dans la douche, sur le carrelage de la cuisine et dans l'escalier – enfin, une nuit seulement, l'escalier – mais le sexe tranquille était toujours mon préféré. Quand Simon était sur moi, et que je sentais son poids exquis, et que son amour, exquis lui aussi, se pressait sur moi, en moi, tout autour de moi. Et si à l'occasion Monsieur O. restait à distance, pas grave.

Je savais qu'il réapparaîtrait toujours.

Simon revint vers le lit en traînant les pieds, apportant une bouteille d'eau avec lui, Clive droit sur ses talons. Ce dernier demeurait sagement à l'écart pendant nos ébats ; une fois, il avait attaqué, et failli se retrouver projeté contre le mur. Aussi se mettait-il désormais à couvert, loin de l'action. Que Simon aille chercher de l'eau était pour lui signe qu'il pouvait revenir se nicher douillettement entre nous.

Tandis que Simon me passait la bouteille, j'allumai une chaîne d'informations afin de vérifier la météo du lendemain, pour voir s'il me faudrait ou pas un parapluie. Chacun de notre côté, Clive entre nous,

nous regardâmes le bulletin. Nos mains jointes sur l'oreiller, au milieu.

Ça, c'était vachement génial.

Août

— Vas-y, je sais que tu meurs d'envie de le dire.

— Je crois que c'est inutile, Caroline. Tes gémissements parlent d'eux-mêmes.

— Non, non, j'y tiens. Vas-y.

— Soit : je te l'avais bien dit !

— Tu te sens mieux ?

— Oui.

— Bien. Maintenant ferme-la et laisse-moi retourner à mes nouilles.

Simon s'esclaffa tandis que j'aspirais à grand bruit mon *pho*, une délicieuse soupe de nouilles vietnamienne. Pendant des années, j'avais cru ne pas aimer la nourriture vietnamienne. Je suppose que la déguster au Vietnam faisait toute la différence.

Une fois encore, être la petite amie de Simon s'était révélé être une aubaine. Il m'avait invitée à l'accompagner dans le cadre d'un voyage en Asie du Sud-Est : Laos, Cambodge et, pour finir, Vietnam. Je ne pouvais me joindre à lui pour la totalité du séjour, mais j'avais pu le retrouver à Hanoi, et passer une semaine avec lui alors qu'il prenait des clichés pour *National Geographic*. Nous visitions villes et villages, plages sableuses et paisibles sommets. Chaque jour, nous dégustions de la nourriture sensationnelle, et chaque nuit nous nous aimions.

Ce jour-là, notre recherche de sensations nous avait amenés à flotter dans la baie d'Along, atablés devant un plat exquis cuisiné sur la péniche sur laquelle nous séjournions. Je contemplais les îles minuscules, qui

déchiraient la surface de l'eau telles des échines de dragon surgissant des flots. Le soleil se couchait, et la chaleur se faisait moins étouffante. Pour se rafraîchir, Simon avait plongé de l'arrière du bateau. De l'eau dégoulinait de sa peau, son short cargo collait à ses cuisses, et son torse nu me faisait encore plus saliver que le *pho*. Alors oui, la vie était belle.

De tous les voyages que j'avais faits avec lui – les rapides escapades le week-end ou les virées d'une semaine dans des endroits exotiques – c'était celui qui avait été une véritable révélation. Le Vietnam était magique, intoxicant, et magnifique. Déjà, je voulais y revenir. Je voulais qu'il m'y ramène, lui.

Je continuai à aspirer mes nouilles pendant qu'il décapsulait une bière du cru, et nous nous sourîmes. Ces mois passés ensemble avaient créé entre nous une sorte de langage sténo où aucun mot n'était nécessaire. Comme je me tournais pour admirer le coucher de soleil, il m'attira sur ses genoux. Nous étions chauds, poisseux d'eau salée et de sueur. Je vivais en haut de bikini vert et sarong depuis bientôt deux jours. Il m'attrapa par les hanches, ses pouces s'insinuant juste en dessous du tissu.

— C'est bon, hein ? demanda-t-il.

— Tellement bon !

Je regardai le soleil plonger dans la baie, puis pivotai pour l'embrasser, sentant voleter au creux de mon estomac les papillons qui n'étaient jamais partis. J'espère qu'ils ne le feront jamais.

Septembre

— Salut.

— Salut, toi.

— Tu es réveillée ?

— Pas vraiment. Minute, qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai pris un vol plus tôt pour rentrer. Tu m'as manqué.

— Mmm... tu m'as manqué aussi.

— Ça par exemple, Caroline ! Qu'est-ce que tu portes... ou pas ?

— Trop chaud pour les vêtements.

— Ça, c'est une très bonne chose, chuchota-t-il.

Il était étendu derrière moi, et sa tiédeur était la bienvenue en dépit de la chaleur. Ses paumes se déplacèrent de mes côtes à mes hanches, m'attirant contre lui tandis que je gémissais à son contact, mon corps toujours prêt à répondre aux caresses de ses mains sur ma peau. Il s'interrompit momentanément pour me rejoindre dans ma nudité et, quand je le sentis de nouveau derrière moi, je m'arquai contre lui, avide et impatiente qu'il me fasse l'amour.

Il caressa mes seins, ses gestes délibérés et taquins. Il n'ignorait rien de la réaction instantanée qu'il obtiendrait. Insérant un genou entre mes cuisses, il amena une de mes jambes sur la sienne, m'ouvrant à lui.

— Oui ? fit-il, son souffle tiède près de mon oreille.

— Oui.

Je hochai la tête, tendant un bras derrière moi pour entremêler mes doigts à ses cheveux.

Avec un grognement, il plongea en moi. Je soupirai en le sentant, insistant et tangible, à sa place.

1

— Oh, mon Dieu !

Boum.

— Dieu du ciel !

Boum, boum.

— Caroline, ne dis pas ce genre de choses alors que je suis si loin, protesta Simon avec un petit rire de gorge, sa voix toujours aussi grave.

Et plus excitante que jamais.

— Idiot, je ne fais que réagir aux coups de l'autre côté du mur.

— Qui est de l'autre côté du mur ?

— Le type au marteau. Tu devrais le voir : il est énorme !

— Il va me falloir te prier de ne pas parler du marteau d'un autre type !

— Alors rentre vite et enthousiasme-moi avec le tien !

Je ris, puis j'atténuai le bruit en fermant la porte de mon bureau. Lequel ne serait plus mon bureau très longtemps, d'ailleurs. Je montais d'un cran dans l'échelle sociale – ou tout au moins me déplaçais-je dans le couloir. C'était là la cause des coups de marteau : la rénovation de mon nouvel espace de travail.

Nouveau bureau, d'angle, je vous prie, juste à côté de celui de Jillian, ma patronne et proprio. Avec une meilleure vue sur la baie et quasiment deux fois la taille de l'ancien, et une petite antichambre pour un éventuel futur stagiaire.

Parce qu'un jour, j'aurais peut-être un stagiaire. C'était ça, ma vie, désormais ?

— Je serai de retour demain. Tu crois que tu pourras maintenir tes pensées sur *mon* marteau d'ici là ? s'enquit Simon.

Je jetai un coup d'œil au calendrier, sur lequel la date de retour de Simon était entourée.

— Je ferai de mon mieux, chéri, mais tu devrais voir l'épaisseur de cette ceinture à outils ! Je ne promets rien.

Simon grogna, et je m'esclaffai de plus belle. J'adorais le torturer au travers de multiples fuseaux horaires.

— Et n'oublie pas mon cadeau.

— L'ai-je jamais fait ?

— Non, parce qu'il n'y a pas plus prévenant que toi, n'est-ce pas ?

— N'oublie pas non plus le mien, reparti-il, d'une voix redevenue basse.

— Nuisette Rose est fin prête, je serai dedans à ton arrivée à la maison.

— Et moi dedans, dessus, dessous et... oups, le taxi est là.

— Nous reprendrons le sujet nuisette in situ. Je t'aime, dis-je.

— Je t'aime aussi, bébé, répondit-il, avant de racrocher.

Je contemplai le téléphone un moment, l'imaginant à l'autre bout du monde, à Tokyo. Rien que cette

année, il avait engrangé davantage de miles voyageur fréquent que la plupart des gens n'en accumulaient en une vie, et son agenda était complet jusqu'à la fin de l'année.

Je souriais encore à l'appareil quand Jillian frappa, entra en coup de vent, puis se percha au coin de ma table de travail.

— Tu as quelque chose en tête, Jillian ? demandai-je, ôtant un pétale bruni du vase de roses corail à proximité directe de sa croupe recouverte de cachemire.

— Je vois que toi oui, en tout cas. Était-ce Simon, au téléphone ? s'enquit-elle devant mon sourire. Il n'y a que lui qui peut illuminer ton visage comme ça.

— Encore une fois : tu as quelque chose en tête, Jillian ? répétais-je, la titillant de mon crayon.

— J'ai en tête quelque chose qui pourrait illuminer ton visage encore davantage, bien qu'il soit d'une très intéressante teinte soupe à la tomate, là.

— Es-tu aussi agaçante aux yeux de ton fiancé qu'à ceux de tes employés ?

— Nettement, nettement plus. Es-tu prête à entendre la grande nouvelle, ou vas-tu continuer à jouer les insolentes ?

— Vas-y, balance ! lâchai-je avec un soupir.

J'adorais ma patronne, mais on pouvait dire qu'elle avait le goût du mélodrame. Comme quand elle avait joué les entremetteuses pour Simon et moi, l'année dernière, en prenant l'air innocent tout du long. Mais son cœur était à la bonne place. Il appartenait aussi à cent pour cent, totalement et complètement, à Benjamin, un investisseur en capitaux. Ils étaient ensemble depuis des années, et s'apprétaient enfin à convoler en justes noces dans quelques semaines,

au cours d'une cérémonie dont tout San Francisco parlait. Benjamin était une machine à rêve certifiée, qui nous rendait, mes meilleures amies et moi, complètement décérébrées et bégayantes chaque fois qu'il était dans les parages. Jillian savait que nous avions toutes un béguin pas-si-secret-que-ça pour son homme, et en usait malicieusement à notre détriment aussi souvent que possible. À présent, elle épousait enfin l'homme de nos rêves, et était sur le point de partir pour une lune de miel idyllique dans toute l'Europe.

— Donc, tu te souviens du projet que nous avons mené le printemps dernier pour Max Camden ? La villa victorienne du front de mer, avant le mariage de sa fille ?

— Ouais, il la lui a offerte comme cadeau de mariage. Qui fait ça ?

— Max Camden, voilà qui. Bref, il est le propriétaire du vieil hôtel Claremont, à Sausalito, et il cherche une nouvelle agence de design pour le rénover et lui donner une touche plus moderne.

— Fantastique ! Lui as-tu déjà fait ta proposition ? demandai-je, me représentant la bâtisse.

Situé juste à l'angle de la grand-rue de Sausalito, le Claremont existait depuis le début du siècle dernier. Il était l'un des rares bâtiments à avoir survécu au grand tremblement de terre.

— Non, parce que c'est toi qui vas le faire. Si tu obtiens le contrat, tu seras le designer en chef sur ce projet, clarifia-t-elle. Tu crois que je vais entreprendre un truc comme ça juste avant mon mariage ? Je ne sacrifierai pas ma lune de miel pour le boulot, j'ai déjà fait une croix sur bien trop de congés au fil des années !

— Moi ? Non, non, non, je ne suis pas prête pour ça, et toi non plus ! Tu n'es pas sérieuse, voyons ! balbutiai-je, mon cœur remontant dans ma gorge.

Ça, c'était du lourd !

— Je t'en prie, tu le mérites, insista-t-elle en me décochant un léger coup de pied. Tu sens ça ? C'est mon pied, qui te jette hors du nid.

— Mmm, ouais, j'y suis depuis un petit bout de temps, hors du nid, mais ça, c'est différent, protestai-je, mordillant mon crayon à papier.

Qu'elle m'arracha de la bouche.

— Tu crois vraiment que je te le donnerais si tu n'étais pas prête ? Et avoue : n'es-tu pas un chouïa intriguée ?

Là, elle me tenait. Je rêvais depuis toujours d'un projet de cette ampleur. Mais être véritablement le designer en chef de la décoration intérieure d'un hôtel entier ?

— Je me rends compte que je demande beaucoup, alors que tu vas déjà faire tourner la baraque pendant mon absence. Penses-tu vraiment que ce serait trop à gérer d'un coup ?

— Waouh, c'est juste que... waouh, répondis-je, avant de prendre une profonde inspiration.

Quand, à l'origine, elle m'avait priée de continuer à faire tourner l'agence pendant sa lune de miel, il s'agissait de détails comme s'assurer que l'alarme soit enclenchée chaque soir ou qu'Ashley veille à commander de la crème pour le café. La liste s'était considérablement allongée au fur et à mesure que les projets s'empilaient, mais demeurait néanmoins tout à fait gérable. Et maintenant ça ?

Je laissai l'idée décanter pendant un instant. En étais-je capable ? Jillian paraissait le penser.

— Hmm...

Je me représentai l'hôtel : super lumière, super localisation, mais en grand besoin d'un réaménagement majeur. Je songeais déjà à d'éventuelles palettes de couleurs quand elle me tapota le crâne avec son crayon.

— Reviens Caroline, allô, allô ! fit-elle, agitant une main devant mes yeux.

Je lui souris.

— J'en suis, allons-y ! lançai-je, la tête déjà pleine d'idées.

Elle me sourit en retour, puis me proposa un poing à poing en signe de victoire.

— J'informe l'équipe que tu vas présenter notre projet.

— Mon vomi, plus probablement, plaisantai-je. À moitié seulement.

— Assure-toi seulement qu'il soit coordonné aux tentures et ça ira très bien. Et maintenant, célébrons ça en choisissant un air pour remonter la nef !

Sortant un iPod de sa poche, elle entreprit d'en faire défiler le contenu.

— Est-ce dans ma description de poste ?

— Que tu dois céder à mes caprices ? Oui, vérifie ton contrat. Donc, quand je remonterai la nef, quelle chanson devrais-je...

Impossible de l'arrêter une fois ses cellules grises de future mariée en branle, aussi me détendis-je un peu, bien que mes propres pensées soient en pleine chute libre. *C'était* du lourd, mais j'en étais capable.

N'est-ce pas ?

Je passai l'après-midi à monter une amorce de proposition pour Max Camden. Alors que j'imprimais des photos d'archives de l'hôtel et des alentours, les idées

commencèrent à se présenter. Pas encore tout à fait formées, mais offrant un aperçu de ce qui pourrait être une approche suffisamment intéressante pour prendre le risque de miser sur un jeune designer. Je savais que la force de ma vision serait étayée par la réputation de Jillian : quiconque était assez bon pour travailler pour elle disposait habituellement d'une plus grande marge de manœuvre. Toutefois, tout ne se résumait qu'à une chose, à savoir quelles idées étaient les meilleures, et je tenais à ce que cette conception soit épique.

Réfléchissant toujours à mon projet alors que je tournais ma clé dans la serrure de ma porte d'entrée, j'entendis un bruit sourd, suivi d'un clic, clic, clic arrivant dans ma direction.

Clive.

Poussant la porte, je fus accueillie par ma merveille de chat, ma petite tranche personnelle de paradis félin. Dans un jaillissement de touffes de poils gris, mes chevilles furent enveloppées de ronronnements et de coups de museau insistants.

— Salut, mon tout beau ! As-tu été un bon garçon aujourd'hui ? demandai-je, me penchant pour caresser la fourrure soyeuse.

S'arquant contre ma paume, il m'assura que oui, il était effectivement beau, et aussi un bon garçon, qui me réprimandait pour l'avoir laissé seul un millier d'années. Sans cesser de roucouler et de gazouiller, il m'entraîna vers la cuisine.

Nous conversâmes tandis que je lui préparais sa gamelle, ce pour quoi j'avais, évidemment, expressément été placée sur terre, et cette conversation tourna autour des sujets habituels : quels oiseaux il avait vus de la fenêtre aujourd'hui, si le moindre mouton

de poussière avait surgi de sous le lit, ou si j'allais trouver, ou pas, des jouets enfouis au fond de mes chaussons. Sur cette dernière question, il resta évasif.

Une fois ses croquettes dans son bol, il m'ignora complètement, et je me dirigeai vers ma chambre pour revêtir une tenue confortable. Sortant les pans de mon col roulé de mon pantalon, je m'approchai de la commode surmontée d'un miroir pour y récupérer un pantalon de yoga. Alors que j'extirpais mes bras des manches, mon cœur bondit jusque dans ma gorge quand j'aperçus le reflet de quelqu'un, assis sur mon lit. D'instinct, je pivotaï, les poings crispés, prête à pousser un hurlement.

Mon cerveau ne comprit qu'il s'agissait de Simon que quand mon poing fut sur sa lancée.

— Oh là, oh là, oh là ! Bon sang, Caroline ! hurla-t-il en agrippant sa mâchoire.

— Bon sang, Caroline ? Bon sang, Simon, oui ! Et bon sang, qu'est-ce que tu fais là ? hurlai-je en retour.

En tout cas, bon à savoir : si un jour j'étais réellement attaquée, je ne resterais pas tétanisée !

— Je suis rentré plus tôt pour te faire une surprise, lâcha-t-il, se frictionnant la mâchoire avec une grimace.

Mon cœur s'affolait toujours dans ma poitrine, et alors que je m'efforçais de me calmer, je remarquai la valise, dans un coin. Celle que je n'avais pas vue quand j'étais entrée dans la pièce. Baissant les yeux, je vis que le col roulé pendait toujours autour de mon cou, comme une écharpe.

— J'aurais pu te tuer ! hurlai-je à nouveau, fonçant sur lui pour le repousser sur le lit. Tu m'as fichu une trouille bleue, idiot !

— Je comptais te crier que j'étais là, mais j'aurais manqué cette très instructive conversation avec Clive. Je n'ai pas voulu vous interrompre.

Tout en souriant, il entreprit de tâtonner autour de ma taille, entre mes passants de ceinture.

Je m'empourprai.

— Traître ! hurlai-je en direction du couloir. Tu aurais pu me dire qu'il y avait quelqu'un ! Tu parles d'un chat de garde !

Vague miaou désintéressé.

— Je ne suis certainement pas un simple *quelqu'un*. J'estime valoir un peu plus que ça, reprocha Simon à mon cou, sur lequel il déposait à présent une pluie des plus minuscules des baisers. Alors, vas-tu enfin dire bonjour à ton petit ami revenu de l'autre côté du globe rien que pour te montrer son marteau, ou vas-tu lui décocher un autre uppercut ?

— Pas sûr, parce que je suis encore un petit peu chamboulée. Mon cœur s'est carrément emballé, tu sens ? demandai-je, pressant sa main sur mon sein gauche.

Seulement pour qu'il puisse sentir mon cœur. Juré. C'était l'unique raison. En fait, mon cœur était ravi que Simon soit rentré plus tôt ; il appréciait les retrouvailles romantiques. Et ravis, d'autres endroits l'étaient aussi.

— Tiens donc, et moi qui croyais qu'il s'emballait à cause de moi, objecta-t-il avec un petit rire de gorge, tout en piquant du nez sur ma clavicule pour « sentir mon cœur ».

— Dans tes rêves, Cogneur de mur, rétorquai-je, feignant l'indifférence.

La vérité ? Mon cœur était maintenant en mode Simon, et il cognait bel et bien pour lui. Et à propos de cogner...

— Alors comme ça, tu es revenu plus tôt rien que pour surprendre ma petite personne ? soufflai-je à son

oreille, appliquant sournoisement un baiser mouillé juste en dessous.

Ses mains s'enfoncèrent un peu plus dans mes hanches alors qu'il remuait sur le lit.

— Ouaip.

— Tu crois que tu peux m'aider avec ce col roulé ?

— Ouaip.

— Et après, tu me montreras ton marteau ? demandai-je à son tee-shirt, enfouissant mon nez dans son cou et positionnant mes jambes autour de lui.

Pour toute réponse, il s'arqua contre moi et me fit sentir ledit marteau. Je pouffai.

— Mmm, vais-je être clouée ?

Il m'ôta mon col roulé, puis dégrafa mon soutien-gorge, et mes seins s'échappèrent, ce qui le fit écarquiller les yeux. Son regard s'affûta.

— Plus de questions, décréta-t-il, se redressant tout en m'attirant à lui.

Je mimai le geste de me zipper les lèvres. La seconde d'après, il me faisait basculer sur le dos. Dieu, que j'aimais cet homme !

Ses lèvres entamèrent une danse le long de ma clavicule, la mordillant occasionnellement d'une manière qui, il le savait, m'échauffait, très vite. Je compris ; je m'étais languie de lui, moi aussi. Arquant le dos, je pressai mes seins contre lui, me contorsionnant pour être aussi collée à lui que possible, ma peau avide de sentir la sienne. Même au bout d'un an, il était toujours capable de me mettre à genoux en quelques secondes d'une caresse, d'un baiser, d'un regard.

Je le repoussai, le basculant sur le dos pour tirer sur son jean.

— Retire immédiatement, ordonnai-je.

Quand la ceinture et les boutons furent dégraffés, j'ôtai le vêtement pour m'apercevoir qu'une fois encore, mon homme était au garde-à-vous !

Comme s'il avait été mis sur terre rien que pour me rendre dingue.

Je l'empoignais fermement, sentis à quel point il était chaud, prêt à m'emmener accomplir mon propre voyage autour du monde.

— Qu'est-ce que tu m'as manqué ! lâcha-t-il dans un souffle, le corps tendu à se rompre.

Je descendis le long de son torse, embrassant et léchant sa peau à petits coups de langue. Ses mains se portèrent à mon visage, ses doigts papillonnant sur mes pommettes, puis m'écartant les cheveux. De manière à pouvoir regarder.

Je le pris dans ma bouche, entièrement. Je l'effleurai ensuite de mes mains, alternant ces caresses et les taquineries de ma langue pour qu'il ne sache jamais tout à fait ce que j'allais lui faire. Les plus douces des obscénités s'échappaient de sa bouche divine. Cette bouche qui, je le savais, exercerait la plus douce et cruelle des revanches sur tout mon corps.

Je l'aimais ainsi, j'aimais pouvoir lui faire perdre toute raison. Sauf qu'avant d'abandonner toute retenue, il me ramena à lui, puis m'ôta ma culotte avant que j'aie eu le temps de protester : « Hé, c'est ma culotte ! »

Après quoi, il s'allongea sur moi, releva ma jupe et écarta mes genoux. Me clouant de ses perçants yeux saphir, il laissa courir ses doigts sur moi, en moi, me faisant gémir, trembler et me contorsionner.

— Tu es si belle comme ça, murmura-t-il quand je criai.

— J'ai besoin de toi Simon, vite, je t'en prie !

J'aurais été prête à m'arracher scalp et cheveux pour les lui lancer, si cela avait pu l'inciter à me pénétrer plus vite.

Toute autre pensée s'évanouit quand il entra en moi. Épais, dur et tout ce qu'il y avait de plus fantastique, ce fut tout ce que je sus à cet instant.

— Mon Dieu, c'est merveilleux, gémis-je, tant la sensation qu'il m'emplissait tout entière me chamboula.

Et quand il nous fit rouler sur le côté pour que je sois sur lui, et qu'il donna un profond coup de reins, ce fut la perfection.

Un peu plus tard, quand nous fûmes étendus en un enchevêtrement de membres en sueur, il me demanda ce que je pensais de son marteau.

Et là, ce fut au-delà de la perfection.

2

Le lendemain matin, je me dégageai de sous un Simon endormi. Après un second round de martelage, quand il s'était écroulé sur moi et... Une minute. Vous savez, dans les romans sentimentaux, quand ils disent que le type s'écroule sur la fille, comblé et épuisé ? Prenez ça, ajoutez-y un vol transatlantique, et vous saurez ce qui était arrivé à Simon. Il s'était, au sens propre du terme, littéralement écroulé sur moi, repu et achevé par le décalage horaire. À peine avais-je eu le temps de programmer mon réveil que quatre-vingt-six kilos de muscles chauds me clouaient sur mon lit.

Mais quand vous passez des semaines sans ces mêmes quatre-vingt-six kilos dans votre lit, la vérité, c'était que c'est presque agréable de dormir dessous. Ou du moins, presque entièrement dessous. J'aimais Simon, mais j'aimais aussi mes reins.

Après m'être occupée de Clive, je me douchai rapidement. Le temps que je sois habillée, il était à son poste à la fenêtre de devant, anxieux de s'assurer que le voisinage était toujours là. Rassemblant mes cheveux humides en queue de cheval, je m'accordai un moment pour admirer Simon, qui devait être en

train de scier ses rondins à Bûcheronland. Cheveux bruns ébouriffés, par mes propres mains, tombant sur son front. Nez fort, pommettes à se damner, scandaleuse barbe de plusieurs jours et lèvres pleines qui avaient psalmodié mon prénom plusieurs fois juste avant qu'il... mmm.

J'avais du mal à détacher mes yeux de cette magnifique nature morte : étendue de tout son long, les bras au-dessus de la tête, le torse athlétique, et rien d'autre entre ce drap et lui qu'une promesse.

Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées, puis traversai la pièce pour m'asseoir près de lui. Dans son sommeil, il marmonna, puis tendit la main vers moi. Je me laissai attirer pour un gros câlin ensommeillé, puis l'embrassai sur le front jusqu'à ce que ses superbes yeux bleus s'ouvrent sur les miens.

— 'jour, marmotte.

J'esquissai un sourire alors qu'il se pressait d'avantage contre moi. Je connaissais ce petit jeu. Et je n'avais pas de temps pour ça.

— Non, non, je dois y aller. Les filles m'attendent.

Bruncher avec mes deux meilleures amies, Mimi et Sophia, était une chose à laquelle je faisais toujours en sorte de consacrer du temps, Cogneur de mur ou pas.

— Les filles ? Où crois-tu aller comme ça ? Je viens juste de rentrer, se plaignit-il, toujours à moitié endormi.

— Je brunche avec les filles. Tu n'étais pas censé rentrer avant demain, tu te rappelles ?

— Mais j'suis là maintenant, marmonna-t-il, ses yeux luttant pour rester ouverts.

— Alors restes-y et dors encore un peu. Je sais que tu es crevé, murmurai-je, lui embrassant une nouvelle fois le front et le bordant.

Ce qui était vraiment une honte, parce que, quand même, Simon dans un lit ? En recouvrir le moindre centimètre paraissait être un véritable péché !

Mais, alors qu'il broyait son oreiller, puis se réinstallait sous la couette, il parut comme un coq en pâte. Avec un profond soupir, il concéda :

— Je vais rester là et dormir encore un peu.

Comme il sombrait de nouveau dans le pays des rêves, je ravalai un rire.

Je me dirigeai ensuite vers la porte d'entrée, adressant un signe de tête à Clive tandis que j'enfilais une veste.

— Tout est en ordre dehors aujourd'hui ?

Il reporta son regard sur la fenêtre, puis vers moi, puis cligna des yeux et, j'en fus presque certaine, haussa les épaules.

Avec un rictus, j'abandonnai mes deux mâles pour aller bruncher avec mes copines.

— Je prendrai deux œufs brouillés secs, un toast de pain complet avec beurre de cacahuètes, des baies, et un café, s'il vous plaît.

— Une omelette de blancs d'œufs aux épinards, des tomates et de la feta, pas de toast, et le smoothie aux fraises.

— Et moi l'assiette de grandes gaufres avec sirop de myrtille *et* crème fouettée, je vous prie, avec accompagnement de bacon et saucisses, et un chocolat au lait. Et pourrais-je aussi avoir un peu de riz au lait ?



Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI BOOKS IBERICA
Le 18 avril 2016.

Dépôt légal avril 2016
EAN 9782290109571
OTP L21EDDN000750N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion